

Thomas BOUCHET (éd.), Charles Jeanne, *À cinq heures nous serons tous morts ! Sur la barricade Saint-Merry, 5-6 juin 1832*, Paris, Vendémiaire, 2011, 224 p.

Près de 60 feuillets, couverts d'une écriture fine et soignée, proposent un récit précis et vivant des deux journées qui ont marqué la première insurrection parisienne de la monarchie de Juillet, les 5 et 6 juin 1832. Ce document inédit, présenté et commenté par Thomas Bouchet, auteur d'une thèse sur ces journées, est le fait de Charles Jeanne, l'un des principaux acteurs de ces journées et le chef des barricades de la rue Saint-Merry. Lorsqu'il rédige son manuscrit, en décembre 1833, Jeanne se trouve dans la maison centrale du Mont-Saint-Michel. Après avoir réussi à s'enfuir avant l'assaut final de la barricade et échappé aux forces de l'ordre pendant plusieurs mois, il est arrêté à la suite d'une dénonciation, traduit en justice et condamné en octobre 1832. Héroïsé pendant son procès par les milieux d'opposition, il est ensuite confronté à de nombreuses critiques qui émanent de ses compagnons de cellule. La lettre qu'il adresse à sa sœur procède dès lors d'une entreprise de justification et d'autoglorification.

Elle n'en constitue pas moins un témoignage essentiel sur la barricade de 1832, dévoilant les modalités du combat, les formes et l'intensité de la violence, la sociologie et les cultures politiques des insurgés. Comme le souligne Thomas Bouchet, « la barricade se nourrit de la substance même de la ville ». Constituée de charpentes, de maillons et de pavés, colmatée de plâtre, sans cesse réparée et améliorée, elle relève d'un travail de récupération et de détournement. Édifiée dans les rues étroites et sinueuses, elle s'inscrit dans un territoire bien connu de l'insurgé, où les passages et les portes cochères constituent des abris, où les fenêtres servent de points d'appui depuis lesquels pots de fleurs, vaisselle ou encore pavés sont jetés sur les forces de l'ordre. Lors des combats, l'attaque frontale prévaut toutefois sur l'esquive, même si, parfois, les insurgés recourent à la ruse. Le rapport à l'ennemi est, en effet, empreint de mépris et de provocation. À l'approche de la garde nationale, dont la lâcheté est stigmatisée, l'invective et l'insulte fusent. Un insurgé offre même son derrière nu, au cri de « tenez tas de jean-f... ». À l'issue du combat, les cartouches et les gibernes sont récupérées ; les bonnets et les schakos sont ramassés et constituent autant de trophées, exhibés ensuite sur la barricade. Le récit révèle un espace sonore saturé où le tambour et le sifflement des balles s'entremêlent avec les cris de guerre et les mots d'ordre, les râles d'agonie et les applaudissements. Entre deux assauts, l'attente est ponctuée de discussions, de rires, de chants révolutionnaires. Jeanne dévoile également la violence des combats à travers l'évocation des blessures infligées et des membres « fracassés » ; il met en exergue la brutalité de la répression exercée par les « cosaques » et les « cannibales ». Les insurgés sont tirés par les jambes à travers les escaliers, reçoivent de multiples coups de baïonnette. Certains sont précipités par les fenêtres aux cris de « pile ou face ».

Les silhouettes de ces combattants traversent le texte de Jeanne : jeune Gavroche, vieux combattant de Juillet, ancien officier de l'Empire, étudiant de Polytechnique, réfugié polonais, ouvriers... Leurs motivations restent floues et entremêlent probablement, comme le suggère Thomas Bouchet, haine du roi, hostilité à l'égard du gouvernement, défense de la république, colère liée à la misère, ou encore indignation, solidarité avec les proches engagés dans les combats, exaspération liée au choléra... En regard de ces hypothèses, le manuscrit

révèle tout son intérêt. Il permet de suivre l'engagement de Jeanne, combattant de Juillet, depuis la déception que lui inspire le régime de Louis-Philippe jusqu'à son implication dans la charbonnerie, voire la franc-maçonnerie, et l'appartenance à la société Gauloise, qui semble avoir joué un rôle important dans l'organisation de l'insurrection. Il dévoile ainsi les cultures politiques populaires, en l'occurrence d'un commis, où la haine du tyran accompagne l'amour de la liberté et de la patrie.

Jeanne offre un regard sur la barricade depuis « l'intérieur ». Il donne à voir ses sentiments, ses impressions, ses émotions. Son texte n'est pourtant pas atypique et renferme des stéréotypes que l'on retrouve dans d'autres productions. Il s'inscrit, en outre, dans un récit de l'insurrection, fait d'emprunts, d'influences et de convergences. George Sand, Heinrich Heine, Louis Blanc ou encore Victor Hugo se rejoignent dans une lecture de l'événement qui se place du côté des vaincus, dénonce les forces de l'ordre, offre parfois, dans le cas de Blanc, une représentation romantique de Jeanne, guidé par ses sensations et ses sentiments, quitte à commettre des erreurs et des excès.

La lettre de Jeanne constitue ainsi un témoignage fondamental sur l'insurrection de 1832 et plus généralement sur la culture et la violence politiques de la période. Par sa densité et sa subtilité, le commentaire de Thomas Bouchet en révèle l'exceptionnelle richesse.

Karine Salomé